

dissipent les sous de rente : ils effrayent avec leur grosse laideur et leurs longues griffes ; à les voir, on serre son or. Les simples peccadilles sont autrement habiles à décrocher les pièces blanches avec leur mine engageante et leur patte de velours. La vanité ruine plus de gens que l'orgueil ; et par de menues sommes sans importance apparente ! C'est là qu'il faut veiller.

Que chaque dimanche, avant de garnir la bourse, on fasse un léger examen de conscience sur les sous de rente échappés durant la semaine, qu'on mette en note le chiffre de ces fantaisies, de ces inutilités, de ces besoins factices qui naissent et renaissent sans cesse, on sera stupéfait, en fin d'année, du nombre de ces sous qui courent le monde en tous sens.

La perte d'un seul sou de rente répétée cent fois dans un an, depuis l'âge de vingt jusqu'à celui de soixante ans, représenterait, en y comprenant les intérêts à 5 pour 100, plus de six cents francs de revenu, que beaucoup de gens seraient heureux de trouver dans leur vieillesse, ou avec lesquels, s'ils n'en ont pas besoin, ils pourraient honorer leur mémoire en assurant perpétuellement, après eux, le pain quotidien à six ou sept infirmes.

SEMAINE POLITIQUE

Pendant que Son Excellence le Gouverneur Général traverse l'océan pour veur reprendre son poste à Ottawa ; que le public commente le discours politique que l'hon. Premier vient de prononcer à Sarin ; que Montréal s'occupe de l'élection du représentant de la division ouest de la ville, le gouvernement de Québec vient, paraît-il, de conclure un arrangement définitif avec les directeurs du chemin de fer de colonisation du Nord. Voici en quels termes le télégraphe annonçait cette nouvelle, la semaine dernière :

« La Compagnie a transmis la semaine dernière au gouvernement une résolution déclarant qu'elle céderait ses droits, à la condition que le gouvernement paierait ses dépenses préliminaires.

« La Compagnie demandant de plus d'être dégagée de toute responsabilité vis-à-vis de ceux qui auraient des réclamations contre elle ou prétendraient en avoir. »

Les nouvelles conditions dans lesquelles s'opérera la construction des deux lignes de chemins de fer que le gouvernement prend à sa charge, sont les suivantes :

La longueur du chemin de la Rivière Nord avec l'embranchement des Piles sera d'environ 180 milles ; celle de la ligne de Montréal, Ottawa et Ouest avec ses embranchements, d'environ 137 milles ; soit une longueur de 317 milles qui, à \$27,000 par mille, coûtera la somme de \$8,559,000.

Reste maintenant à déduire de ce total :

Souscriptions des diverses municipalités	\$2,335,000
Octroi du gouvernement à l'ancienne Cie.	\$1,751,000
Déduction totale	\$4,086,000

La province rentre en outre dans la propriété des terres qu'elle avait aliénées, deux millions d'acres de terrain bien boisé, évaluées à \$2 l'acre. Le gouvernement aura de plus, une fois les lignes achevées, les bénéfices de leur exploitation.

En France, les partis s'organisent pour la prochaine session du Corps Législatif.

Deux décès remarquables à des titres différents, viennent d'arriver à Paris : Carpeau, le célèbre sculpteur, et Berger, le fameux joueur de billard, sont morts la semaine dernière.

En Angleterre, M. Gladstone a annoncé qu'il renonçait à la direction du parti libéral.

Le prince de Galles est parti pour les

Indes ; la princesse, sa femme, l'a accompagné jusqu'à Calais.

On assure que le lieutenant-général sir Frédérick Haines, commandant des troupes du gouvernement de Madras, va succéder à lord Napier de Magdala comme commandant-en-chef.

Le Times de Bombay annonce aussi que le choléra exerce ses ravages dans la province de Mysore.

Les nouvelles d'Italie nous apprennent le départ de Rome du Cardinal McCloskey. Le cardinal Franchi et autres l'ont accompagné jusqu'à la gare du chemin de fer. Mgr. Roncetti est allé jusqu'à Civita Vecchia. Il se rendra d'abord à Paris et ensuite ira voir le cardinal Manning, à Londres, et le cardinal Cullen, en Irlande.

Son Eminence a donné des instructions pour faire construire à Rome un magnifique autel en marbre destiné à la cathédrale de New-York et qui coûtera \$40,000.

L'Italie nommera un comité d'Italiens résidant en Amérique pour s'occuper de l'exposition de Philadelphie.

Le Pape enverra à l'exposition du centenaire deux mosaïques représentant, l'une la Madone de Raphaël, l'autre la Ste. Agnès de Gerardi.

D'Allemagne, on annonce que, vu la mauvaise état de sa santé, Bismark n'accompagnera pas l'empereur Guillaume en Italie.

La cour ecclésiastique siégeant à Berlin a déposé l'évêque de Breslau.

Le Daily News publie une dépêche de Vienne disant que la Russie prépare une expédition contre Bukora, pour se venger de l'appui que cette puissance a prêté aux insurgés du Khokand.

A. ACHINTRE.

AVENTURIERS ET CORSAIRES

LE GAOULÉ

VI

(Suite)

Après qu'il eut purgé sa retraite, Maubrac dit au nègre qui l'accompagnait :

— Maintenant, va-t'en faire bonne garde ou bonne chasse à l'entour ; et le premier *marron* que tu rencontreras, amène-le-moi en lui disant qui l'attend ici.

Maubrac se servait de ce nègre, comme les chasseurs de bêtes fauves se servent de certains animaux qu'ils offrent en holocauste à la voracité du tigre ou de la panthère.

Le nègre, pour qui la tentation était bien forte de se trouver seul et libre en plein pays de *marronnage*, voulut cependant sonder les intentions de l'aventurier. Il lui posa donc naïvement cette question :

— Si, au lieu de pouvoir conduire ici les *marrons* que je rencontrerai, ce sont eux qui m'entraînent au fond des bois ?

— Imbécile, répondit Maubrac, t'imagines-tu qu'en te conduisant ici, je n'ai pas fait à l'avance le sacrifice de ta personne ? Crois-tu que j'aie espéré de pouvoir te ramener à Saint-Pierre ? Est-ce que le poisson que tu jettes à la mer après l'avoir pêché s'avise de revenir sur le rivage ? Amène, moi donc d'abord des *marrons*, après quoi tu partiras avec eux, s'il te semble bon ; je n'y prendrai pas garde.

— Merci, maître, répondit le nègre avec joie.

Et il partit en courant.

Maubrac s'allongea dans un hamac et attendit, l'œil et l'oreille au guet. Soit que les émanations du quartaut d'eau-de-vie eussent pénétré jusqu'au fond des bois, soit que l'incendie des haziers et des herbes de l'ajoupa eût paru aux nègres de loin, un signal leur annonçant le retour d'un hôte ami, toujours est-il que vers le milieu de la nuit, Maubrac entendit un bruit de pas légers, et, à travers les bambous mal joints, il aperçut la lueur rougeâtre d'un flambeau de résine. Il sauta à bas de son hamac, et attendit de pied ferme les visiteurs qui lui arrivaient.

— Qui va là ? cria-t-il.

— Est-ce vous, compère Maubrac ? demanda une voix que le colon reconnut bien.

— Oui, Fabulé, c'est moi, tu peux t'approcher.

Fabulé s'avança suivi de deux compagnons et salua familièrement Maubrac.

— Est ce mon nègre qui t'a conduit ici ? demanda l'aventurier.

— Quel nègre ?

— Un drôle que j'avais mis en faction pour avertir le premier de vous qu'il rencontrerait, que j'étais ici, et désireux de te voir, compère. Si tu n'as point rencontré ce coquin, c'est qu'il sera déjà parti *marron*.

— Est-il à vous ce nègre ?

— Tu sais bien, Fabulé, que je n'ai plus d'esclaves. J'en ai possédé deux ; ils sont allés, l'un après l'autre, dans ton propre camp, — et tu me les as gardés. — Non, celui-là m'avait accompagné pour me servir pendant les quelques jours que je viens passer à la campagne, au milieu de vous. On me l'avait prêté, et je lui avais permis de partir dès que je n'aurais plus besoin de lui.

— C'est un misérable ! s'écria Fabulé avec une indignation sérieuse ; voulez-vous maître, qu'on le recherche et vous le ramène ?

Cette proposition du chef *marron* n'étonna pas Maubrac ; il savait par expérience combien est fantasque le caractère du nègre. Dans la pensée de Fabulé, cet esclave n'était pas dans une condition à s'évader ; il avait abusé d'une confiance dont il n'était pas digne.

— Je ne tiens pas à ce drôle, répondit Maubrac ; je n'ai plus besoin de lui, puisque te voilà, et même je te fais cadeau de sa personne ; s'il vient à ton camp, garde-le, il sera de bonne prise.

— Merci, maître, répondit Fabulé, en s'asseyant sur le quartaut d'eau-de-vie qu'il regardait, depuis son arrivée, d'un œil de convoitise, et il reprit : Je vous croyais devenu tout à fait riche et puissant ?

— Tu ne te trompes pas, compère ; aussi t'ai-je dit tout à l'heure que j'étais venu passer quelques jours à la campagne pour te voir et causer avec toi. La fortune ne me rend ni oublieux ni ingrat.

— Et qu'est-ce que vous avez donc à me dire, maître ? demanda le nègre en battant un air de danse sur les douves du petit baril.

— Oui, je suis devenu riche, Fabulé ; je suis l'ami, le protégé, le favori de la comtesse de Saint-Chamans. Sais-tu de qui je veux parler en te nommant cette dame ?

— Parfaitement, répliqua le nègre ; c'est, dit-il, une très-jolie dame, très-généreuse, très-bonne, et que les créoles détestent. Raison de plus pour que nous l'aimions, nous autres !

— A merveille ! Eh bien madame de Saint-Chamans, à qui j'ai parlé de toi, de ta bravoure, de tous tes mérites, enfin, m'a chargé de t'offrir son amitié, sa protection, ce baril d'eau-de-vie sur lequel tu es assis, et l'argent que j'ai dans ma poche, en échange d'un service . . .

— Je suis prêt à tout ! s'écria Fabulé en enlevant la bonde du quartaut, et il but à grandes gorgées l'eau-de-vie qu'il versait dans le creux de sa main.

— Il va sans dire, reprit Maubrac, que la protection de la comtesse, celle du gouverneur et la mienne, te sont acquises, avec l'impunité la plus entière. Tu pourras donc t'y prendre pour réussir, de telle façon que tu voudras.

— De quoi s'agit-il ? demanda le nègre en faisant claquer ses lèvres repues, et en reprenant sa première position à cheval sur le baril.

— Il y a à la Martinique un créole que madame de Saint-Chamans abhorre. Il l'a insultée, blessée dans sa dignité.

— Une dame qui est si bonne et qui a de la si bonne eau-de-vie !

Et comme si un souvenir irrésistible se fut emparé de son palais, Fabulé s'assit par terre, enleva de nouveau la bonde du quartaut, emplit un petit *couï* qu'il portait dans sa poche, passa une rasade à Maubrac, puis à chacun de ses deux compagnons, et vida deux fois le *couï* pour son compte.

— Comment se nomme ce créole ? demanda-t-il en se dressant sur ses pieds.

— Il s'agit de M. Du Buc, le connais-tu ?

— Parbleu ! si je le connais. Eh bien ! qu'est-ce que la bonne maîtresse veut qu'on lui fasse ? Faut-il le tuer ?

— Non, il faut tout simplement le ruiner, d'abord, en faisant révolter ses nègres, en mettant le feu à sa case. Surtout, n'oublie pas ceci, Fabulé, tu profiteras du désordre où sera l'habitation pour fouiller les cachots et enlever un blanc que la comtesse soupçonne M. Du Buc d'y avoir enfermé.

— Ensuite ?

— Tu enlèveras ce blanc, et tu le conduiras à ton camp.

— Que faudra-t-il faire de lui ?

— Le bien cacher et le bien enchaîner, de peur qu'il ne s'évade ou qu'on ne le reprenne, et attendre les ordres de la comtesse.

— Je suis prêt. Dans deux jours, Fabulé, la torche dans une main et le couteau dans l'autre, aura payé à madame le prix de son amitié. . . et de son eau-de-vie.

— Tu réponds du succès, compère ?

— J'en réponds. Joachim, reprit Fabulé en s'adressant à l'un des deux nègres qui l'avaient accompagné, mets-toi vite en route pour l'habitation Du Buc, et dis au commandeur que je l'attends demain, dans la nuit, devant les bambous de la rivière Blanche.

— Es-tu sûr de ce commandeur ? demanda Maubrac.

— Sur un ordre de moi, il sèmera la révolte dans toute l'habitation.

— Adieu, compère.

— Adieu, maître.

Fabulé s'éloigna emportant son baril d'eau-de-vie, et laissa tomber ses poches où Maubrac avait ver-sé deux poignées d'argent. Maubrac avait trouvé moyen de faire des économies. Il creusa un trou dans un coin de l'ajoupa et y enterra le restant de la somme.

— Que l'herbe y pousse maintenant, murmura-t-il, et qu'elle lui soit légère ! . . .

Maubrac n'espérait pas que sa mission fût si promptement terminée. Heureux de ce rapide dénouement, il s'appretait, dès le matin, à se mettre en route, lorsque Macandal apparut sur le seuil de l'ajoupa.

— Ma foi ! pensa l'aventurier, je ne devais pas manquer d'être promptement débarrassé de ma corvée : si je n'avais reçu, hier au soir, la visite de Fabulé, celle de Macandal, ce matin, mettait fin à mon exil. L'un ou l'autre, cela m'importe peu. — Bonjour, compère, ajouta-t-il en s'adressant au mulâtre.

— Vous avez besoin de moi, maître ? demanda le chef en examinant scrupuleusement l'intérieur de l'ajoupa.

— Qui t'a dit cela ?

— Votre nègre, qui est venu jusqu'à mon camp m'annoncer votre arrivée, le désir que vous aviez de me voir, et me faire part que vous étiez chargé de m'offrir un baril d'eau-de-vie.

Maubrac se mordit les lèvres.

— De quel nègre veux-tu parler ? demanda-t-il.

— De celui à qui vous aviez donné la permission de partir *marron*, dès qu'il m'aurait envoyé à vous. Il s'est récompensé lui-même en entrant à mon camp, où il a été le bienvenu. Vous n'espérez pas que je vous le ramène, n'est-ce pas ?

Maubrac se sentit confus et intimidé.

— Où donc est le baril d'eau-de-vie ? fit Macandal, et quel service voulez-vous de moi, maître ?

Maubrac prit le parti de tout avouer.

— Ma foi, mon pauvre compère, dit-il à Macandal, je n'avais pas chargé ce nègre de t'avertir, toi plutôt que Fabulé. Ce dernier est venu hier au soir, il a passé la nuit ici, et il a emporté le baril d'eau-de-vie.

Au nom de Fabulé, Macandal poussa un rugissement.

— Et vous lui avez demandé le service que vous attendiez de moi ?

— Naturellement, mon compère ; mais sois tranquille, avant peu de temps j'en appellerai peut-être à ton dévouement aussi.

— C'est bien, répondit Macandal d'une voix sombre. Et quelle espèce de service lui avez-vous demandé, à ce nègre ? ajouta-t-il sur un ton où perçait et sa haine contre Fabulé, et le mépris qu'il professait pour son rival.

Maubrac comprit qu'il fallait agir avec prudence.

— Si c'était à toi, répondit-il à Macandal, que j'eusse demandé ce service et que Fabulé m'eût posé la question que tu me poses, je lui eusse répondu . . .

— Que vous vouliez garder votre secret, interrompit le mulâtre, c'est juste, monsieur Maubrac, gardez-le. — A part soi, Macandal ajouta : Heureusement, j'étais caché derrière l'ajoupa, et j'ai tout entendu. M. Du Buc sera prévenu à temps.

— Tu ne m'en veux pas, Macandal, fit Maubrac, qui commençait à s'inquiéter de l'air sombre et réfléchi du mulâtre.

— Moi, maître ? Et de quoi vous en vouloir ? Fabulé a été plus prompt que moi, cette fois encore ; il arrive toujours chez vous le premier, même quand il s'agit de voler le mousquet que vous aviez laissé dans votre ajoupa, et de dévaliser vos plantations. Mes nègres n'ont pas été assez forts pour défendre la propriété d'un ami ; ils ont été battus et vaincus à votre porte. . . C'est encore pour lui sans doute que vous avez enterré dans ce coin. . . je ne sais quoi ? . . .

— Là ? fit Maubrac en montrant la terre fraîchement remuée où il venait de cacher son argent.

— Oui, là, reprit le mulâtre.

— Eh bien, j'ai enterré dans ce coin une